RÉDACTEURS EN CHEF : NABE, PAJAK, VUILLEMIN ● N°2

L'ÉTERNITÉ

JOURNAL MENSUEL ● PARIS, MARS 1997 ● 20 FRANCS ● 5 FRANCS SUISSES ● 150 FRANCS BELGES ● 6 DOLLARS CANADIENS

LA DÉSOBÉISSANCE DES MOUTONS

SOMMAIRE

LE DRAME DES SANS-PAPIERS par Vuillemin 8
LUTHER, L'INVENTEUR DE LA SOLITUDE par Pajak ..... 4 à 7
Y A BON RWANDA par Marc-Édouard Nabe 8
CAROLE BOUQUET par Vuillemin 8
DE SPECTACULIS par Tertullien 9
PROMPTEUR N°1 par Marc-Édouard Nabe 9
LE KGB DES MIETTES par Marc-Édouard Nabe 10
EMMANUELLE BÉART par Vuillemin 11
LES CENDRES DE GANDHI par Marc-Édouard Nabe 12
OUI À LA NON-VIOLENCE ! par Gandhi 13
L'ENFER DU NINTENDO par Marc-Édouard Nabe 13
100 DESSINS POLITIQUES par Pajak ..... 14 à 23
LA SOCIÉTÉ DES SUICIDÉS par Marc-Édouard Nabe 24
LES SALAUDS DU LIVRE par Marc-Édouard Nabe 24

ÉDITORIAL

LES REVOILÀ, en pleine crise de lyrisme nul ! Après mille et une causes « nobles », les bêtes du troupeau tremblant ont encore le culot de venir s'engouffrer dans une pétition contre un projet de loi imaginée par un gouvernement qui cherche à juguler l'immigration clandestine en demandant à tous ceux qui hébergent des étrangers « en situation irrégulière » de signaler à la mairie le moment de leur départ. C'est stupide, mais ça suffit pour enrager les « gentils »... Clonés sur le même modèle de l'abruti moral, ils sont tous là à bêler à la « caviardisation » de leur mouvement si purissime... On dirait que c'est leur premier métier : pétitionnaires pleurnichards à la noix, broutant la bonne pensée grasse de notre temps arrosée d'hypocrisie flagrante. Ils se font passer pour courageux parce qu'ils sont cinquante-cinq mille superhéros de la « désobéissance civile » ? On voit qu'ils n'ont rien compris à Gandhi : en voilà, un de désobéissant, un vrai.

Les immigrés (qui, entre parenthèse, n'ont pas leur mot à dire) ont honte de leurs soi-disant défenseurs. Ils savent bien que pas un ne s'approche d'eux s'il n'y a pas une caméra dans les parages, que cet élan pas du tout spontané ne fait que les surexposer à la répression policière. Clandestins ou pas, les « non-Français » préfèrent passer inaperçus et laisser la loi se voter quitte à la transgresser après, plutôt que de suivre des pignoufs qui n'ont jamais bu un verre de thé à la menthe avec un Arabe ou un saké avec une Nipponne. Les « étrangers », comme disent les pétitionnaires avec un respect teinté de dédain, n'ont qu'à fermer leur gueule, c'est papa télé et maman

L 8605 - 2 - 20,00 F

« Nous sommes de bons voyageurs, nous trouverons notre chemin même dans la broussaille. »
LOU VON SALOMÉ À FRIEDRICH NIETZSCHE, *Lettre du 4 juin 1882*

➡ NE VOUS ABONNEZ PAS, DEMANDEZ *L'ÉTERNITÉ* CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

radio qui s'occupent de tout. Profondément, les larmichards hors-la-loi s'en foutent. Pas un « antiraciste » « scandalisé » par l'expulsion des sans-papiers de l'église Saint-Bernard qui sache faire la différence entre un Dogon et un Massaï, entre un Algérien et un Tunisien, entre un Cantonnais et un Pékinois, et même entre un Japonais et un Chinois! Pourtant c'est facile, un japonais a un teint de savon pourri, alors que le Chinois ressemble à un poisson en plastique.

Si les pétitionnaires n'ont que « Vichy » à la bouche pour fustiger un gouvernement caricaturalement libéral qui a d'autres chats à privatiser, c'est qu'ils essaient par le rappel historique de masquer leur propre malaise. Le mot « délation » les hante, parce qu'ils savent qu'ils sont fait pour ça, ces sous-hommes qu'on appelle les Français. Mouchards dans l'âme, ils ont besoin d'exorciser leur propre sentiment de culpabilité depuis cinquante ans. Voilà pourquoi ils adorent les listes spontanément. En signant contre la prétendue délation, ils se dénoncent eux-mêmes pour être sûrs de ne pas dénoncer les immigrés plus tard ! Ils croient que signer leurs noms, ça les empêchera, en cas d'Occupation, d'envoyer des lettres anonymes. Survolez les journaux ravis de balancer les anti-balanceurs : c'est la même mentalité que celle de leurs grands-papas. Eux aussi sont collabos du pouvoir « humanitaire » depuis quinze ans, ringards des années 80 soudain autoressuscités par leur indignation anti-F.N., ils se désignent eux mêmes au Jugement dernier de la faux-culterie sans vergogne. Ils se savent tellement incapables de transgresser la moindre loi qu'ils appellent à y désobéir avant même qu'elle ne soit votée !

Les Français se connaissent bien. Ils ont peur qu'on voit qu'ils sont toujours pétainistes. Traitres, vendus, donneurs zélés, ils ont même, de 40 à 44, scié les Boches à mettre tant d'exaltation à donner père et mère pour un quignon de pain.

Adeptes du nouveau Veau d'or qu'est la Solidarité, les enculés mondains pratiquant la délation à longueur d'année *(« M'sieur ! Il est pas de gauche ! »)*, se cabrent contre une éventuelle loi qui leur rappelle trop leur propre pratique habituelle d'exclusion instinctive. Ils veulent faire passer ça pour de l'illégalité, mais une illégalité morale, car tout est moral pour eux. Le procès du totalitarisme de la « gentillesse » n'est plus à faire, mais il faut savoir que ces hébergeurs de métèques théoriques se comportent, dans la vie, comme des ordures : demandez aux Arabes et aux Noirs d'ici qui ont à subir, avant la brutalité xénophobe, la brutalité « tolérante » du paternalisme ignoble des listeurs anti-certificats !

Ô lobotomisés chaque jour un peu plus par la Konsensuspropagand ! Ils se réclament de Henry David Thoreau ? Ils ne lisent Thoreau que dans les collections démocratiques à 10 francs, dirigés par des néo-situs post-gauchos planqués qu'ils prennent pour des sociologues... Oui ! C'est à cause de l'idéologie de l'éditeur qu'on lit un livre aujourd'hui !

Ce sont les jeunes cinéastes qui ont démarré le barouf. Cinéastes c'est beaucoup dire: Eisenstein était un grand cinéaste révolutionnaire parce qu'il était aussi révolutionnaire en cinéma qu'en politique. Les nouveaux filmeurs mous ne bouleversent rien cinématographiquement. Il n'est pas étonnant qu'ils « excellent » dans le simili-marginalisme banlieusard minableux que leur idéologie leur dicte. Trentenaires « incorruptibles » intimistes sinistres balbutiants : Arnaud Déprimin, Cédric Pleurnich, Mathieu Kassecouillovitz... Tous sages désobéissants de la génération correctement « politiquement incorrecte »! Réalistes jusqu'à la nausée, ils sont sociaux parce qu'ils ne peuvent plus se dire « socialistes » sans rire (eux qui ne rient jamais de toute façon, sauf des « Guignols de l'info »). Pourfendeurs du nouvel ordre moral, ils sont plus moraux encore! Le non-dit est leur langage et les clins d'œil leur vision du monde... Aujourd'hui, un réalisateur est presque aussi bête qu'un chanteur de variétés.

Pour couronner leur connerie, les jeunots camérates se sont fait doubler par les vieux zoomeurs. D'abord par la Mère Claire Denis, qui fait office de maman des déprimés en révolte : tristosse négropathe, elle défend l'« immigré » comme une vieille petite fille a peur qu'on lui enlève sa barre de chocolat à son quatre-heures (au moins, quand Jean Genet soutenait ses Nègres, il disait pourquoi : parce qu'ils avaient de grosses queues parfaites pour bien le mettre). Et puis sourtout par le grand con Bertrand Tavernier, papa idéal des futurs cinéastes médiocres de la « qualité française » de l'an 2000. Grande gueule pathétiquement lyonnaise, ils s'est nommé lui-même capitaine des connards.

En avant le train d'enfer de la liberté pour Châteauvallon ! Tous dans l'arène pour lécher les pieds paquets du vieux beau théâtreux barbichu qui boude. Monsieur le mousquetaire a refusé l'argent « sale » de la nouvelle mairie F.N. et ose hurler ensuite qu'on le vire ! Au fait, petite question : Tavernier, jazzfan sincère (mais pas éclairé du tout), a-t-il pensé à demander à son chouchou chevelu de Châteauvallon pourquoi cet Aramis de la « modernité » n'a plus programmé de jazz dans son festival depuis vingt ans ?

Sans rien savoir de l'affaire, j'aurais pu deviner sans mal qui étaient les signeurs de l'appel : avocats en soutane, architectes détruits, actricettes pipeuses, rockeurs patraques, journaleux toquards, dessinateurs très cons, danseurs lourdingues... Et allez, la brochette des chantouilleurs hyperconnus, les Bruel, Simon, Moustaki ! Les comédiens qui veulent absolument qu'on sache qu'ils ont un cerveau (c'est à prouver) : Piccoli, Arditi, et même la sourde Laborit qui en dit des conneries avec ses gestes (ce serait trop beau si le langage des signes n'avait été inventé que pour les sourds intelligents !). Au moins, elle ne fait pas de bruit... C'est pas comme le jacassant harem des sorcières gauchistes : Ariane Mnouchkine en tête, la Kaufmann, la Forrester et autres horreurs... Evidemment, ça fait boule de merde. Les cinéastes (il fallait le dire vite) ont été rejoints par les écrivains (il faut le dire encore plus vite). Dan Franck, le célèbre nègre, se retrouve *leader* de la cohorte écrivaillonesque des pétitionnaires du stylo au garde-à-vous. Lui qui naguère fut sympathisant du groupe terroriste Action directe (comme Paula Jacques) se contente aujourd'hui de participer à faire plier un gouvernement de droite qui a fini par réadapter son projet de loi (c'était couru). Rouillan et Ménigon – qui fêtent ces jours-ci leur dixième anniversaire d'incarcération – doivent bien se marrer... Au point où j'en suis, je ne veux pas oublier Denis Roche (traducteur des *Cantos* d'Ezra Pound !), quittant le plateau de « Bouillon de Culture » en vieux grinchard « digne » avant-gardeux (ridic) parce qu'un membre du Front National s'y trouve ! Le vieil Ezra doit se retourner dans sa cage ! La plupart des « ex-enragés », parce qu'ils n'ont pas eu le courage de continuer à être d'ultra-gauche, préfèrent s'exhiber théâtralement contre le Front National. Moi aussi, je souffre de vivre sur la même planète que Marek Halter, Emmanuelle Béart et le professeur Schwartzenberg, je ne m'embarque pas pour autant dans la première fusée !

On en est là ! Une ondée suffit à impressionner, alors que c'est de tempêtes qu'on a besoin. *« C'est déjà pas mal »* disent les contents de peu, les larbins du pis-aller et les prostrés devant la demi-mesure. L'élite médiatique est fière que ce soit l'élite culturelle qui prennent le relais de l'élite politique pour régler les problèmes de société. C'est tout à fait normal. La Cause est « bonne », les « belles » âmes y vont toutes, elles s'étonnent elles-mêmes de leur propre enthousiasme, mais c'est juste le fond qui manque, ce fameux fond où ils prétendent que les sarcastiques ne descendent jamais.

D'abord, je ne suis pas sarcastique (je laisse ça aux couards). Quant au fond, je ne les ai pas attendus pour y descendre. J'y suis né ! Le plus fort, c'est qu'ils croient sincèrement que le fond du problème, ce serait d'avoir une « vraie » opinion sur la question de l'immigration, de trouver des « solutions » !... Hélas, il s'agit d'un faux fond créé de toutes pièces par le pouvoir pour que les petits pétitionnaires péteux du néo-pétainisme anti-Le Pen fassent leur dents pendant que les adultes traficotent les entreprises privées et réglent leurs pompes à phynances tordues. *« Allez jouer ailleurs, étripez-vous entre "artistes" de gauche et méchants fachos* (je ne supporte plus le mot « facho » dans la bouche de ces gauchos sans pampa) *! »* leur disent les gros maffieux. Les bonnes consciences ne les entendent pas, trop préoccupés à franchouiller dans le bac à sable... Pas étonnant qu'ils se jettent dans le premier mouvement panurgien venu. Certains trouvent que ça revitalise la démocratie ! Oui ! Il y a encore des idiots pour croire encore à la démocratie ! En 1997 ! Ces brebis pas du tout galeuses chient dans leur paille à l'idée de sortir un jour de leur République-Bergerie !

Si c'était si facile de refuser de « s'engager », je me retrouverai pas tout seul à ne pas signer, ou presque tout seul. J'en connais bien quelques autres, mais établir la liste de ceux qui ne sont pas dans *la* liste, ce serait encore du pétainisme. On me dit prévisible d'apporter mon esprit de contradiction, mais que sont-ils eux, sinon prévisibles depuis leur naissance, à marcher dans toutes les panades débilitantes au nom du Centrisme Roi ? On ne m'a pas proposé de signer l'appel, et on a bien fait, tant pis si c'est pour de mauvaises raisons. Si les têtus bien-pensantes de la tartufferie suivaient leurs théories démocratiques, ils auraient dû me le demander, même à moi dont ils connaissent d'avance le refus, mais ils sont tellement sectaires qu'ils ne prennent pas la peine de se conforter dans leur mépris. Si je ne signe pas, ce n'est pas parce que je suis pour Le Pen, c'est parce que je suis contre eux : ça, ils ne peuvent pas l'admettre car, pour eux, être contre eux c'est être forcément pour Le Pen... Voilà le manichéisme insupportable de notre époque. Je suis un des rares à vouloir sortir de ce manichéisme et qu'importe si c'est par la voie de l'ambiguïté la plus violente. De Le Pen lui-même, je dirais volontiers ce que le Juif autrichien Karl Kraus disait de Hitler : *« Zu Hitler fällt mir nichts ein » (« sur Hitler je n'ai rien à dire »)*. Le Pen n'est pas intéressant en soi. C'est l'effet qu'il produit sur mes contemporains qu'il serait un péché *esthétique* de faire semblant d'ignorer. Il y a là quelque chose à ramoner, quelque chose de bouché dont je me charge.

Le seul danger du Front national c'est qu'il va finir par empêcher tout esprit libre de s'exprimer contre ceux qui sont contre lui. La fascisation du contradicteur est la technique des « tolérants ». Tout est inversé : les désobéissants obéissent au doigt et à l'œil de leur propre connerie. C'est la désobéissance cynique ! J'aurais honte de trahir si fort mon individualisme en réagissant comme n'importe quel flic moral. Déjà on ne peut plus discuter

Pétitionnaire monté sur ses couilles

avec les anti-Le Pen, ils n'ont que bave aux lèvres : « *Alors, t'es pour ou contre ? Arrête de tourner autour du pot !* ».

Le Pen est un pot autour duquel il faut tourner. Un parti qui serait celui de ceux qui ne sont pas pour Le Pen mais seulement contre les antilepenistes reste à fonder. Ce n'est pas parce qu'on n'est pas convaincu (c'est le moins qu'on puisse dire) par les arguments du F.N. qu'il faut absolument défiler avec ces bourgeois de droite et de gauche répugnants. Le vrai problème il est là, et celui-là personne ne veut l'aborder. S'il y a une guerre civile un jour (ce que je souhaite) ce ne sera pas entre les lepénistes et antilepénistes, mais entre les anti-anti-lepénistes et les antilepénistes. Des soixante-huitards aux néo-situs, trois générations de fripouilles humanisantes magouilleuses de faux bons sentiments refoulent la réalité, celle d'individus qui souffrent de ne pas être assez cons pour suivre Le Pen juste à cause du dégoût que leur pouvoir leur inspire. Tant pis pour les démagogues, un jour ça leur retombera dessus : ils ne sauront pas d'où ça vient. Les esprits vraiment libres en ont marre d'être pris pour des salauds parce qu'ils refusent de prendre parti contre le vilain Front national. Ce qu'il faut stopper c'est cette manie de couper toujours la France en deux. La gauche et la droite, ça marche moins, alors maintenant c'est pour ou contre le F.N.... Suicidés ou non ? Malades du sida ou pas ? Bientôt, ce sera les « radis-beurre » contre les « œufs-mayonnaise » !

C'est ça un Français, ça n'est que ça. C'est quelqu'un qui a perdu l'habitude de ressentir quoique ce soit de vrai. Tout est une question d'émotion, la sienne est mal réglée, il croit bien sûr que c'est la mienne qui déconne. Si tous les moutons, dont la laine est déjà tondue depuis longtemps, s'émeuvent aux larmes dès qu'un chien-chien de berger contestataire aboie, je ne peux évidemment pas les suivre, moi à qui il faut la voix de Billie Holiday pour moins mépriser, l'espace d'une chanson, le genre humain si bas, si satisfait de peu, si insensible surtout... Billie Holiday, une Noire qui, *of course*, n'aurait signé aucune pétition, rien. Croyez bien que Lady Day n'aurait pas défilé de la gare de l'Est avec sa valise (quel mauvais goût !) au Châtelet dans la marche civique des « responsabilisés » pour faire bien. C'est comme ma grand-mère la Grecque de Turquie Paraskevi Caravissili Sarafoglou, immigrée en France en 1930 : vais-je en faire tout un *mezze* ? Quand je les vois les fils, petits-fils de métèques aller déterrer leurs parents pour les faire voter contre le Front national ! Quelle honte ! Pour faire revivre une grand-mère morte, il y a mieux que de l'envoyer en fantôme vengeur à Vitrolles. On peut garder sa photo dans son portefeuille par exemple, ou bien la montrer exceptionnellement à ses amis, lecteurs de *L'Éternité*.

Marc-Édouard Nabe

Paraskevi Zannini, née Caravissili Sarafoglou (1896-1991)

LE DRAME DES SANS-PAPIERS

par Vuillemin

ÊTRE MODERNE, C'EST DIRE CE QU'ON PENSE

LUTHER, L'INVENTEUR DE LA SOLITUDE *(SUITE)*

une biographie écrite et dessinée par Pajak

Charles-Quint, empereur du Saint-Empire romain. Fils de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, c'est un petit vieillard de vingt ans, prognathe, doux et souffreteux. Il guerroie un peu partout, contre le roi de France ou contre les Turcs, avant de se retirer plein d'accablement dans le monastère de Yuste où il meurt en 1558.

Frédéric le Sage, l'Electeur régnant sur la Saxe. Collectionneur de reliques, il en possède près de vingt mille : brins de paille rapportés de la mangeoire de l'étable de Bethléem, morceaux des dépouilles d'enfants assassinés par Hérode à la naissance de Jésus, fiole contenant un peu du lait de la Vierge, etc. Il est mon protecteur.

Léon X, pape, successeur de Jules II. C'est un «chien assoiffé de sang»*, un «étron de Satan». Jamais pape avant lui n'a mené pareil train de vie. Il tient à son service six-cent quatre-vingt-trois serviteurs – artistes et bouffons compris.

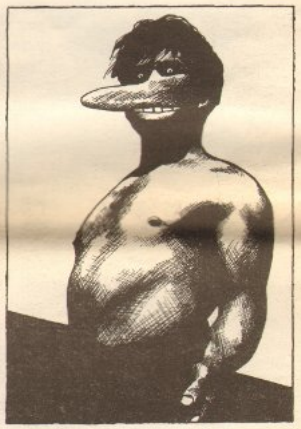
Lucas Cranach, dit l'Ancien. Peintre allemand, il est mon ami et mon portraitiste. Mais pourquoi affiche-t-il ce goût exagéré pour le nu féminin ?

* *Toutes les phrases entre guillemets sont extraites des Œuvres de Martin Luther ou de ses célèbres* Propos de table.

Melanchton et Agricola, mes disciples. Ils me trahiront, ces Judas, ces «serpents réchauffés sur ma poitrine» ! «Il aurait mieux valu que je n'enseignasse jamais rien à personne, ni ne prêchasse. J'ai œuvré en vain. Toute mon œuvre est vaine... »

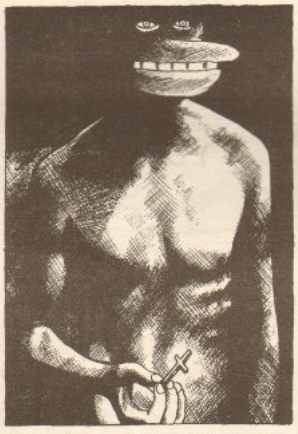
Notre bonne terre ne se tient pas immobile au centre de l'univers; elle tourne sur son axe et, avec les autres planètes, autour de notre soleil. C'est ce que révèle le Polonais Nicolas Copernic qui bouleverse l'astronomie moyenâgeuse. Sa théorie sera condamnée par le pape Paul V comme nuisible aux *Ecritures*.

Michel-Ange est mon contemporain tout craché. Il est le premier individualiste de l'histoire de l'art. Il achève de décorer la voûte de la chapelle Sixtine en prenant un malin plaisir à déshabiller les protagonistes de la *Genèse*. Raphaël, son rival obséquieux, dira de lui qu'il marche toujours seul, comme le bourreau.



François Rabelais, écrivain français né vers 1494. Il est tour à tour novice chez les Cordeliers, moine franciscain, prêtre errant, médecin à Lyon et, finalement, curé de Meudon. Ses livres sont condamnés par la Sorbonne et interdits par le Parlement. Pourtant, ses excès de langage sont bien pâles comparés aux miens !

Erasme, érudit péripatéticien. Fils naturel d'un curé, c'est un gauchiste qui rêve d'éduquer les roturiers pour les entendre entonner des psaumes en poussant la charrue. «Erasme falsifie tout ce qui est de Dieu, il barbouille le bonheur éternel et lui donne une apparence béate».



Calvin, théocrate français. Dégoûté par toute nourriture, il prêche à Genève où il ordonne des décapitations, des pendaisons et des bannissements au nom de la Réforme.

Je ne connais pas ce Nicolas Machiavel qui écrit un *Règlement pour une société de plaisirs*.

Ulrich Zwingli, il se considère comme le Réformateur de la Suisse. A ce ce raisonneur rationaliste, blasphémateur et sacramentaire, je réponds par ces mots de la sainte cène que j'inscris sur une nappe: «Ceci est mon corps». Il est tué en 1531 par les catholiques sur un champ de bataille.

«Parmi tous les livres qu'ont écrits contre moi les ennemis de la vérité, je n'en ai lu jusqu'au bout qu'un seul, la Diatribe d'Erasme. *Oui, je l'ai lu, et pourtant je me suis souvent demandé si je n'allais pas le jeter aux ordures. Tous ceux qui, jusqu'alors, avaient écrit contre moi, m'offraient en un ou deux feuillets tous leurs arguments; le reste, je pouvais l'offrir en sacrifice à Pilate, ou pour parler honnêtement, m'en torcher les fesses.»*

Thomas Münzer, moine millénariste. S'identifiant au Christ guerrier de l'*Apocalypse*, il mène la Révolte des Paysans de 1524 qui embrase toute l'Allemagne avant de se terminer dans un bain de sang. Ce prophète communiste, que mes détracteurs tiennent pour mon disciple, meurt décapité sur l'échafaud.

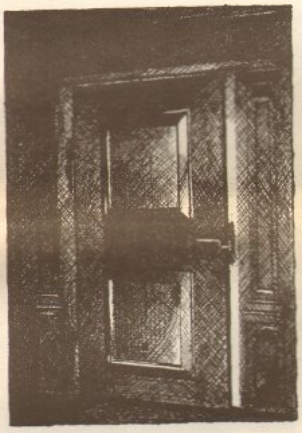
Johann Tetzel, moine dominicain. Beau parleur, habile à impressionner les foules, il est nommé commissaire principal pour la prédication des indulgences – cette pratique qui permet au pécheur, moyennant quelques florins, de se délivrer de ses offenses et de gagner la béatitude éternelle.

Le bonimenteur Johann Tetzel passe les portes des villes au son du tambour en criant : «Achetez ! Achetez les créances du Salut ! Vous franchirez la vallée des larmes et vous entrerez dans le paradis des délices !...»

Quand l'argent sonne dans la caissette
L'âme hors du purgatoire volette

Prix de la rémission des péchés :
Sodomie : douze ducats.
Sacrilège : sept ducats.
Sorcellerie : six ducats.
Parricide : quatre ducats...

Moi, je dis que «Tetzel a reçu un tel pouvoir du Pape qu'il pourrait même absoudre un homme qui aurait violé la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, ou l'aurait rendue enceinte, pourvu que celui-ci déposât dans la caisse la somme nécessaire...»



Nous sommes le 31 octobre 1517, veille de la fête solennelle de la Toussaint. Sur la porte de la chapelle du château de Frédéric le Sage, à Wittenberg, je cloue mes 95 *thèses contre les indulgences*, qui condamnent le commerce de l'absolution et, donc, l'autorité de l'Eglise romaine.

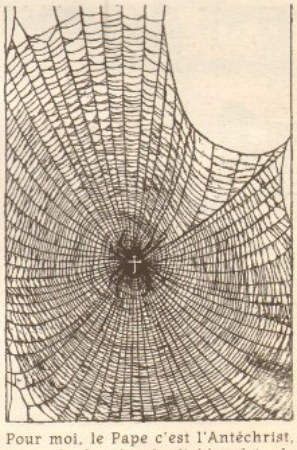
Très vite, ces 95 *thèses* se répandent en Allemagne et bientôt partout en Europe. Pourtant, le Pape ne s'en effraie pas. Il répond : «Ces thèses ont été rédigées par un Allemand ivre; il s'assagira dès qu'il aura dessoûlé !»

Johann Tetzel et les dominicains voudraient «me faire brûler comme hérétique d'ici trois semaines». Mais ni le Pape ni la Curie ne semblent pressés. Fort de cette impunité, je publie traités et pamphlets. Je deviens rapidement un auteur très populaire – le premier dans l'Histoire à atteindre cent mille exemplaires et plus.

Ce n'est que trois ans plus tard, après quelques sommations, que le Pape Léon X publie une bulle, *Exsurge Domine*. Il m'ordonne de me rétracter publiquement sous peine d'être excommunié et exige que mes écrits soient brûlés devant le clergé et le peuple.

«Je me moquerai de cette bulle comme d'une bulle de savon», et j'ajoute : «L'Eglise n'a pas de chef visible et le Pape est sans pouvoir. D'ailleurs, le Pouvoir des clés, donné par Jésus à Saint Pierre, appartient à tous les baptisés ensemble. L'Eglise est une communauté invisible !»

Le 10 décembre 1520, devant l'une des portes de Wittenberg, je brûle publiquement la bulle papale et les livres du Droit canonique romain, en lançant ma formule de liturgie : «Pape, puisque tu as consumé la sainte vérité de Dieu, que le feu éternel te consume aujourd'hui !»

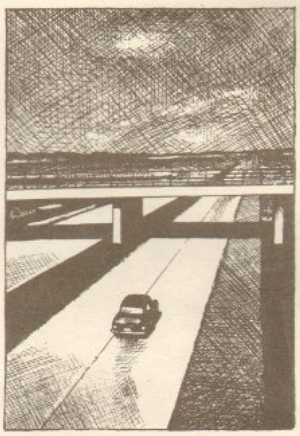


Pour moi, le Pape c'est l'Antéchrist, «sorti du derrière du diable, plein de blasphèmes et d'idolâtrie, c'est un menteur, un profanateur, un tyran de l'univers entier, un escroc, un fourbe, un spoliateur de biens, voleur d'églises, voleur de clés, souteneur et bailli de Sodome...»

«Le Pape ? C'est la merde que le diable a chiée dans l'Eglise. C'est le sous-trou et l'arrière-trou du diable, par quoi ont été chiées dans le monde ces multiples abominations que sont la messe, les moines, la moinerie et toutes sortes de débauches. Les papistes sont ceux qui torchent le cul du pape. Les princes catholiques sont ceux qui ont été boulangés dans le cul du pape... Les papistes sont pleins des pires diables de l'enfer : pleins, pleins, si pleins que ce qu'ils crachent, ce qu'ils chient, ce qu'ils mouchent ne peut être que des diables. Ils nous montrent le dedans de leur derrière: c'est à cela que nous les reconnaissons.... Les cardinaux et toute la racaille de la Curie sont hommes par devant et femmes par derrière... Ne ris pas, lecteur ! de peur que, poussé par une quinte, tu ne pètes au nez du pape et que, sans laxatif ni pilule, tu honores le pape par la charge de ton ventre...»

«L'Eglise de Dieu est souillée par la fosse d'aisance de la sodomie romaine. L'Eglise du pape est une église de putains et d'hermaphrodites. Quant aux actes pontificaux, ils sont tous écrits avec les pets de l'âne-pape et scellés avec la merde du diable...»

Le Pape réplique par sa bulle *Decet romanum pontificem* qui m'excommunie définitivement et me frappe de l'anathème. Il encourage le jeune empereur Charles-Quint à me jeter sur le bûcher, à brûler mes livres et à exterminer mes adeptes comme on exterminerait Mahomet lui-même.



Charles-Quint hésite. Il sait que, sans sentence civile, le jugement de l'Eglise peut provoquer un soulèvement de tout le peuple allemand. Il préfère habilement convoquer une diète et m'y faire comparaître. «J'irai devant la Diète de Worms, même s'il y a là-bas autant de diables que de tuiles sur les toits.»

Le 17 avril 1521, je suis conduit dans le palais épiscopal de Worms. Et c'est devant l'empereur, devant les princes électeurs, devant des ducs, des ambassadeurs, des prélats, des comtes et des barons, devant deux cents personnes qui me dévisagent, que l'on me demande : «Frère Martin, es-tu prêt à renier tes livres hérétiques ?»

Je ne veux pas répondre à la hâte. Je supplie l'empereur de me laisser un temps de réflexion. Il m'accorde un délai de vingt-quatre heures. Je rentre à mon hôtel tremblant de mes habituelles suées d'angoisse et, toute la nuit, comme un véritable possédé, je prie Dieu de me secourir.

Le lendemain, devant la même assemblée qui me somme de répondre à la même question, je réponds sans hésiter : «Non, je ne renie pas mes livres. Je ne puis me soumettre ni au Pape ni aux conciles. C'est aux Saintes Ecritures, et à elles seules, qu'obéit ma conscience, et il est mauvais d'agir contre sa conscience».

La séance est levée.

Charles-Quint est exaspéré : un seul moine qui se dresse contre mille ans de chrétienté ne peut qu'avoir tort. Il publie l'*Edit de Worms* qui me déclare hors-la-loi et me met au ban de l'Empire.

Mon protecteur Frédéric le Sage craint pour ma vie. Il me fait enlever par ses cavaliers, alors que je quitte Worms à la dérobée. Mes ravisseurs me mettent sur un cheval et nous filons au galop dans le dédale des bois.

La nuit est avancée, je distingue la forteresse de la Wartbourg – je la connais depuis mon enfance. C'est ici, au sommet d'une tour, perdu dans ma forêt de Thuringe, que je reste en captivité.

Tout le monde me croit mort et il est vrai que je meurs d'ennui. Je n'ai pour tout horizon que les grands arbres ténébreux qui s'assemblent à l'infini. Je suis comme Jean, prisonnier sur l'île de Patmos, et je rêve d'une apocalypse, hygiénique et vigoureuse.

Les jours passent, et les semaines, et les mois. J'ai vu les feuilles verdir, je les ai vues se faire jaunes, puis brunes. J'ai respiré à plein nez leur pourriture humide lâchée dans le vent. J'ai entendu mille cris de mille bêtes et j'ai senti le diable dans les fourrés épais remuer sa queue.

«Notre Père reste pour moi comme le lait de la mère pour l'enfant : je le suce et ne peux m'en rassasier.»

Je mange trop. Je me saoule. J'ai des crises de foie. Je suis constipé. Satan me rentre dans le tube digestif. «Je souffre des ardeurs de ma chair indomptée... Je vis dans la luxure, la paresse, l'inaction, la somnolence...»

Entre deux coliques et trois cuites, j'écris *Jugement sur les vœux monastiques, Apologie pour mes épousailles, Contre le bouc de Leipzig, L'Abus de la messe...* Je peaufine mon style ordurier qui fait dire à Thomas More «Luther n'a rien d'autre à la bouche que les latrines, les excréments et la boue : il s'en barbouille lui-même.»

C'est aussi dans cette forteresse de la Wartbourg que j'entreprends la traduction du *Nouveau Testament*, dans ma bonne langue populaire allemande. La première édition sera épuisée en deux mois et vingt-deux éditions paraîtront de mon vivant.

Ainsi, le peuple, qui n'entend rien du latin et du grec, peut désormais discuter de la foi en se rapportant aux *Ecritures* mêmes. «Tous ceux qui lisent l'allemand, les cordonniers, les femmes, tous, en un mot, lisent et relisent le *Nouveau Testament...*»

«...Ils finissent par en graver le contenu dans leur mémoire et cela les rend si orgueilleux qu'ils viennent effrontément disputer sur l'Evangile non seulement avec des laïcs, mais avec des prêtres et des moines, voire même avec des professeurs et des docteurs en théologie» raconte Cochlaeus – un de mes pires ennemis.

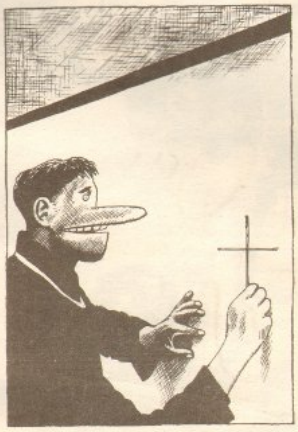
En lisant ces lignes dans les *Actes des Apôtres*, les esprits peuvent s'échauffer à la lettre : «La multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait que ses biens lui appartenaient en propre, mais tout était commun entre eux...» Maintenant, le communisme peut bien s'inventer.

Je quitte enfin la forteresse de la Wartbourg et je regagne Wittenberg. Nous sommes au printemps 1522. Ici et là, en Allemagne, la révolte gronde.

Les étudiants mettent le feu aux églises et aux couvents. Venus de Bohême, des jeunes ouvriers tisserands et drapiers font éclater des émeutes aux cris de «Tout doit être mis en commun» ou «Le Royaume de Dieu sur terre est proche».

«Le temps est venu. Soulevez les villages, les villes, le peuple ! Aux armes ! N'épargnez personne !» Villes insurgées, châteaux assiégés, pillages, incendies... Au nom du Jugement Dernier, le feu millénariste se répand bientôt dans tout le pays, jusqu'au Tyrol et jusqu'à l'Alsace.

Pendant des mois, de l'automne 1524 jusqu'au printemps 1525, le peuple des paysans se soulève, mené par les «Prophètes célestes» Carlstadt et Thomas Münzer que l'on dit calomnieusement être mes disciples.



Je réponds à ces millénaristes par mon libelle Contre les paysans meurtriers et pillards : «Il faut tuer les insurgés comme des chiens enragés. Tuez-les tous, tous ! Par nos mains, c'est Dieu lui-même qui pend, brûle, écartèle et décapite les paysans...»

Le 15 mai 1525, Thomas Münzer est torturé, puis décapité avec quelques centaines de ses camarades. Dans toute l'Allemagne, on égorge les suspects par dizaines de milliers. Les jeunes nobles jouent aux quilles avec les crânes des paysans qu'ils ont mis à mort ou suppliciés.

(Suite au prochain numéro)

Y A BON RWANDA

« Bagarres entre négros » : voilà comment l'Oc-
Cident avala le génocide rwandais.
C'est tout à fait du goût de cet affreux Moloch
Qui n'a su là-bas qu'envoyer de grands dadais :

Casques bleus, couilles jaunes, envie de jouir
Du spectacle : celui des déments F.P.R.
Rattrapant les fuyards au fin fond du Zaïre
Et frappant, à coups de machettes, chaque hère.

L'exode en 40 ici faisait promenade
Près de la diarrhée humaine qui ruissela
Sur les routes où rampent d'atroces malades –
Et le silencieux choléra sur tout cela...

La France adore les missions humanitaires.
Elle blablate à qui mieux-mieux, cherche des noises
Jusqu'à ce qu'on lui dise : « Voulez-vous bien vous taire ? »
C'est alors qu'elle change de couleur : Turquoise !

Il est bien temps de déculotter l'ONU
(Belles fesses, ce cher Boutros Boutros-Gali)
Pour éponger le carnage – ô haine nue ! –
Qui sévit partout, de Goma à Kigali.

Le conflit ethnique n'était pas ancestral,
Mais programmé par des salauds bureaucratiques
Qui, vu l'armement offert, n'ont pas eu de mal
A embraser deux fortes tribus volcaniques.

Les uns sont petits et très marrons : les Hutus.
Les autres sont plutôt rouges et grands : les Tutsis.
Y a pas de quoi se haïr du tout au tout,
Mais que faire quand Mobutu a des soucis ?

Tour à tour, ce sont les Hutus les dégueulasses,
Puis les Tutsis : on ne sait qui détient la palme
De la saloperie régnant sur la mélasse
Des agresseurs persécutés dans le grand calme.

Les lacs sont des baignoires abjectes qui puent
À force d'y amonceler les macchabées
Spongieux. Drôles de montagnes molles et trapues...
Une maman n'y retrouve pas ses bébés.

« Donne du lait au ventre déjà plein de haine,
Il haïra encore plus. » : c'est un proverbe
Zaïrois. Vite, il ne faut pas que ça traîne !
Partout, la Mort est pressée : elle fauche l'herbe

Au seuil des forêts : le feu qu'un fou y allume
Suffit pour qu'on le retrouve dans un fossé
Sans qu'il ait pu se faire passer, dans la brume,
Pour un dernier grand gorille de Dian Fossey.

La Kalachnikov est si mouillée qu'elle est lente
A dégommer les infiltrés de la milice
Courant dans la bananeraie sanguinolente
(Aucun quidam – vieux gag... – sur une peau ne glisse).

Bordels de bardas monstres, la cohue en fuite
Bringuebale de bric et de broc dans la brousse.
Tripes pourries crevant comme des pneus mous (pfuitt...)
Que l'on extirpe d'un marécage qui mousse ;

Amas d'organes fermentant sur des tapis
Dégueux de nénuphars en lambeaux plus très verts ;
Têtes éclatées avec – je le dis, tant pis –
Cervelles farcies aux cacas de mecs pervers.

Un nettoyage, c'est toujours sale. Tutsis
Ou Hutus, c'est couçi-couça mais tous le nient
Effrontément... Enfin tous non, mais toutes si !
Car les femmes sont « accro » au concept d'ethnie.

Elles écoutaient Radio des Mille Collines
Qui excitait, depuis le crash *de Juvénal,*
Les mâles infects à ne pas la jouer fine
En ce qui concerne la solution finale.

A-t-on bien saisi que la terre a faim de corps ?
C'est pourquoi le « Paradis » des Blancs truanda
La réalité (des blessés se cachant dans des morts !)
Pour mieux enfermer l'Enfer dans le Rwanda.

MARC-EDOUARD NABE

CAROLE BOUQUET EST LUCIE AUBRAC

Pierre Bourdieu, c'est pas si bien. Tertullien, c'est cent fois mieux.

Chaque année, un journaliste « lucide » ou un prof courroucé digère les vieilles thèses situationnistes et pond son œuf. C'est au tour de Pierre Bourdieu (*from* Collège de France) de dire que la télévision nous offre des spectacles pitoyables. Il a raison mais il le dit mal, et si tard ! Un vrai penseur comme Tertullien, père de l'Eglise, avait déjà craché – en latin ! – sur les spectacles de son temps, c'est-à-dire les théâtres et autres cirques de la fin du deuxième siècle après un certain Jésus-Christ.

DE SPECTACULIS

PAR TERTULLIEN

SANS DOUTE trouve-t-on aussi dans les spectacles de la douceur, de l'agrément, du naturel, de l'honnêteté même : personne ne mêle un poison à du fiel ou de l'ellébore, mais à des mets savoureux et bien assaisonnés ; et c'est surtout de douceurs qu'on enrobe ce mal. Le diable agit de même : le poison mortel qu'il prépare, il le sature de ce que Dieu a créé de plus agréable et de plus brisé. Tout ce qu'il y a là de fort, d'honnête, d'éclatant, d'harmonieux, de fin, considère-le comme les gouttes de miel qui coulent d'un gâteau empoisonné. Et donne moins de prix à ta fringale de plaisir qu'au danger que te fait courir sa suavité.

Tu es bien difficile, chrétien, s'il te faut du plaisir en ce monde aussi. Ou plutôt trop bête, si c'est cela que tu considères comme du plaisir. Les philosophes, quant à eux, ont donné ce nom au repos, à l'absence de trouble. Tel est le plaisir où ils trouvent leur joie, leur délassement, leur gloire même. Et toi, te voilà qui soupires après des bornes, des scènes, de la poussière et du sable ? Dis-moi, s'il te plaît : ne pouvons-nous vivre sans plaisir, nous qui devrons prendre plaisir à mourir ? En effet, avons-nous d'autre voeu que celui de l'Apôtre : sortir de ce monde et être reçus près du Seigneur ? Où est notre voeu, là est notre plaisir.

Mais admettons. Tu crois devoir hérisser notre carrière de réjouissances : comment es-tu assez ingrat pour trouver insuffisants ou méconnaître le nombre et la qualité des plaisirs dont Dieu t'a gratifié ? De quoi peut-on jouir davantage, en effet, que de la réconciliation avec Dieu, notre père et seigneur, de la révélation de la vérité, de la reconnaissance des erreurs, du pardon de si grandes fautes passées ? Y a-t-il plus grand plaisir que de faire fi du plaisir même, de mépriser le monde entier, d'être vraiment libre, d'avoir la conscience pure, de vivre sobrement, de ne craindre aucunement la mort ? Fouler aux pieds les dieux des nations, chasser les démons, opérer des guérisons, demander des révélations, vivre pour Dieu, voilà les plaisirs, voilà les spectacles des chrétiens, saints, éternels, gratuits.

Et voici de quoi évoquer pour toi les jeux du cirque : contemple les courses du monde, compte les temps qui s'écoulent, guette les bornes de la fin du monde, soutiens les partis des églises, anime-toi au signal de Dieu, dresse-toi à la trompette de l'ange, glorifie-toi des palmes du martyre.

Si c'est la culture théâtrale qui te charme, nous avons assez d'ouvrages, assez de poèmes, assez de pensées, assez même de pièces instrumentées, assez de chants. Et ce ne sont pas des inventions, mais la vérité, ni des intrigues, mais la simplicité même. Tu veux aussi des pugilats, de la lutte ? Les voici, non pas à petite échelle, mais en nombre : regarde l'impureté mise à terre par la chasteté, la perfidie frappée par la foi, la cruauté étourdie par la miséricorde, l'audace éclipsée par la modération ; et chez nous, les combats sont tels que nous y recevons personnellement la couronne. Mais tu veux aussi du sang ? Tu as celui du Christ !

Et bientôt, quel spectacle que l'arrivée du Seigneur, désormais incontestable, majestueux, triomphant ! Oh, l'exultation des anges ! Oh, la gloire des saints qui ressuscitent ! Oh, l'avènement du règne des justes ! Oh, la Jérusalem nouvelle !

Mais voici encore d'autres spectacles : le jour ultime et sans fin du jugement dernier, celui que les nations n'attendent pas, dont elles se moquent, jour où s'engloutiront dans un feu unique toute la vieillesse du monde et ses multiples renaissances ! Oh, l'ampleur du spectacle à ce moment-là ! Quoi admirer, de quoi rire ? Devant quoi manifester ma joie, mon allégresse, en voyant tant de rois si puissants - que l'on déclarait admis au ciel -gémir pêle-mêle au fond des ténèbres avec Jupiter lui-même et leurs propres témoins ; en voyant les gouverneurs qui persécutaient le nom du Seigneur fondre dans des flammes plus cruelles que celles qu'ils faisaient danser, dans leur propre cruauté, à l'assaut des chrétiens ? Et qui encore ? Ces sages philosophes qui rougissent face à leurs disciples brûlant dans la même fournaise : ils leur inculquaient que rien n'importait à Dieu et leur soutenaient que les âmes n'existaient pas ou qu'elles ne reviendraient pas dans leurs anciens corps ; ou encore les poètes palpitant devant le tribunal d'un Christ inattendu et non d'un Minos ou d'un Rhadamante ! C'est alors plutôt qu'il faudra entendre les tragédiens, sûrement plus en voix pour chanter leur propre désastre ! alors qu'il faudra apprécier les histrions, bien plus souples au milieu du feu ! alors qu'il faudra regarder l'aurige, tout entier rougeoyant sur sa roue de flamme ! alors qu'il faudra contempler les athlètes, malmenés non plus dans les gymnases, mais dans le feu ! Mais non ; même alors, ce n'est pas eux que je souhaiterais voir : c'est plutôt sur les bourreaux du Seigneur que j'aimerais concentrer mes regards, sans m'en rassasier. Le voici, dirai-je, le fils de l'ouvrier ou de la fille de joie, le destructeur du sabbat, le Samaritain possédé du démon ; le voici, celui que vous avez racheté à Judas ; le voici celui que vous avez frappé du roseau et de vos coups de poing, humilié sous les crachats, abreuvé de fiel et de vinaigre ; le voici celui que ses disciples ont subtilisé en cachette pour faire croire à sa résurrection ou que le jardinier a enlevé pour éviter que ses laitues ne souffrent du nombre des va-et-vient !

De pareils spectacles, de pareils sujets d'allégresse, quel est le prêteur, le consul le questeur ou le prêtre qui pourra te les offrir dans sa libéralité ? Et pourtant nous les possédons déjà dans une certaine mesure par la foi, quand notre esprit les imagine et nous les rend présents. Que dire enfin des mystères que l'oeil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, qui ne sont pas montés jusqu'au coeur de l'homme ? Ils valent mieux, j'imagine, que le cirque, les deux séries de gradins et n'importe quel stade !

Chapitres XXVII - XXX, 197 après J.C.

PROMPTEUR N°1

- Le Verbe se fait cher.
- Je publie beaucoup pour avoir le plaisir d'entendre mes ennemis dire : « Il publie trop. »
- Khlebnikov est déjà le poète du XXIIIe siècle.
- Renoncer au monde, c'est se donner encore une bonne raison de ne pas renoncer à soi.
- Je pardonnerai beaucoup à la radio si elle n'avait été inventée que pour qu'Armand Robin l'écoutât.
- Je préfère les métaphores tirées à quatre épingles à celles tirées par les cheveux.
- Les artistes ne sont pas des ordures comme les autres.
- Il ne faut pas jeter le Mal avec l'eau du Bien.
- R.W. Fassbinder a tourné 43 films en 17 ans.
- La faiblesse d'une intelligence se mesure à sa promptitude à recourir au bon sens.
- La publication est un temps superbe.
- On peut très bien se baigner deux fois dans un même fleuve !
- Quand on s'interrogera sur les ailes des anges, leur sexe ne sera plus un mystère.
- Je ne m'aime pas assez pour aimer mon prochain comme moi-même.
- Un coup de téléphone jamais n'abolira le hasard.
- Jack Teagarden : Utrillo tromboniste.
- Toutes les belles femmes sont de droite.
- Même celles qui se prétendent de gauche.
- Non seulement, je ne souffre plus d'être déçu, mais je n'en retire plus aucun plaisir.
- Ça ne m'intéresse pas d'aller au paradis, j'en viens !
- Proust tombe dans le domaine public, et se fracture les deux jambes.
- Un enfant, c'est le point final du couple.
- Bienheureux ceux qui swinguent.
- L'argent ne fait pas le malheur mais il y contribue.
- Seule une gouine antique comme Sapho pouvait inventer le médiator.
- Une des charités de Jésus-Christ, c'est de se faire passer pour un type qui se fait passer pour Jésus-Christ.
- Ne pas croire à la résurrection, c'est vivre comme un fantôme.
- Écrire est une forme de prière (Kafka), mais arrêter d'écrire aussi (Rimbaud).
- Je n'aime pas l'anarchie, ni l'anarchisme. J'aime l'anarchique.
- André Breton a compris un peut tard — mais suffisamment tôt pour qu'il en souffre — que James Joyce l'avait rendu parfaitement inutile.
- Docteur Gauche et Mister Droite.
- J'aimerais tout savoir sur les os.
- Né aigre, il faut mourir doux.
- Ordre des chapitres du *Procès* de Kafka dans le film d'Orson Welles : 1.4.2.5.6.3. 8.7.9.10.
- La différente entre ceux qui disent « fassistes » et ceux qui disent « fachistes » est que ceux qui disent « fassistes » sont fascistes.
- Corriger un texte pour le punir de ne pas être assez bon.
- Même Isidore Isou est meilleur que Guy Debord !
- Le néant ne représente rien pour moi.
- Mon père est né le jeudi 7 septembre 1923. Ce jour-là Kafka dormit en public.

MARC-ÉDOUARD NABE

L'ÉTERNITÉ

courrier : l'éternité, av. de la gare 21, 1003 lausanne, suisse **éditeur :** objet public, paris, *sarl au capital de 50 000 f* **diffuseur pour la france :** mlp • **suisse :** naville sa **impression :** gutenberg, 27402 louviers • **commission paritaire :** en cours • **dépôt légal :** 1er trimestre 1997

© 1997 l'éternité – *tous droits réservés pour tous pays.*

Dans ses prochains numéros, L'ÉTERNITÉ se penchera sur : *le Sumo, Fournier, l'INA, Savonarole, Henry Bernstein, Karl Zéro, Tod Browning, le rythme tonique dans la poésie liturgique et dans le chant des églises chrétiennes du Moyen Âge, Trnka, Ethy Hilsum, le clonage, le feu grégeois, Jean Eustache, les éléphants, Arnaud Viviant, les minarets d'époque seljoukide en Afghanistan, l'An 01, le baron de Münchausen, le commissaire Broussard, les masques ivoiriens, Serge Kaganski, les faïences à reflets métalliques de la grande mosquée de Kairouan, Carlos, Deng Xiaoping, le Cercle de minuit, l'homme invisible, Werner Schroeter, Philippe de Broca, Cervantès, le fromage, l'or des nazis, le Pôle sud...*

Retrouvez L'ÉTERNITÉ dans les kiosques dès le 18 avril

« Arrêt sur images » – Tous les dimanches, à 12 h 30 sur la Cinquième

LE KGB DES MIETTES

PAR MARC-ÉDOUARD NABE

S'IL Y A UNE ÉMISSION qui mérite qu'on s'y arrête un instant, c'est bien « Arrêt sur images ». C'est la meilleure mais elle n'a pas l'air de savoir qu'en matière de télévision le meilleur est toujours le pire. Personne n'a envie de dire son fait à Lagaf, à Drucker ou même à Gildas. C'est trop facile de critiquer la télé « populiste » : je préfère m'en prendre à l'« élitiste » parce qu'elle me semble plus nocive et que sa prétention provoque un mépris tonique chez tous ceux qui la regardent vraiment.

Car « Arrêt sur images », ça se regarde vraiment. D'abord, ça se passe le dimanche après la messe, sur la Cinquième. C'est pour donner le ton sans doute : ils sont quatre ou cinq inquisiteurs avec des têtes de faux sages : en fait, de vrais haineux mais feutrés comme tous les plus durs curés qui arrachaient les ongles de ceux qui ne croyaient pas en l'Incarnation. A ces journalistes perspicaces, il ne manque que la robe de bure et la capuche. Dommage, la caméra qui les filme ne les prend pas par en dessous, on aurait exactement les trognes des juges du *Procès de Jeanne d'Arc* de Carl Dreyer. Même morgue méchante des imbus de leur pouvoir. Petit pouvoir sur la cinquième chaîne de la télévision française !

C'est midi. Les curés sont là autour de la table pour décider du sort des images qu'ils ont arrêtées. Car il y a aussi du flic chez ces hommes d'église « cathodique » dirait l'un d'eux qui pratique les jeux de mots dans son torchon hebdomadaire. Comment prendre au sérieux des critiques télévisées venant de journalistes émargeant aux supports les plus institutionnels du pays ? Vous avez devant vos yeux, déjà mis en accusation dès le générique zappant rapidement ce que vous allez voir ensuite (comme on *flash-forwarderait* sa vie au moment de naître), plusieurs « frères »... Frère *Le Monde*, d'abord, le chef, tout doux et mielleux qui lève les sourcils chaque fois qu'il veut cacher qu'il n'est pas du tout étonné qu'à la télé le faux fasse si bien semblant d'être vrai. Puis, Frère *Télérama*, onctueux à souhait, il se passe la langue sur les lèvres cinquante fois par phrases, sans doute par peur d'être à sec de ce venin d'indignation stérile que son bon sens sécrète. Et enfin, Frère *Inrock*, un timide petit lutin, finaud, avec ses cheveux en brobrosse et ses lunettes de personnage de B.D. belge années 50, on lui donne quinze ans. En fait, il en a deux cent cinquante : c'est un impitoyable sans-culottes de la Terreur : rien n'est assez politique pour lui, il adore argumenter sans trop sourire (ses vilaines dents ne le supporteraient pas). Avant, il y avait aussi une blondasse potichard assez débandante, venue bien sûr d'un média aussi « neutre » que les autres – Europe 1 – mais Frère *Le Monde* l'a remplacée par une jeune shnock farfouilleuse de reportages du JT qui fait tellement « première de la classe » que le meilleur élève de la meilleure école semble un cancre à côté.

C'est l'atmosphère qui nous est infligée : bons points, cartables, récré, craie, tableau noir, cours et punitions. Ce n'est pas pour rien qu'au milieu de chaque émission, on n'échappe pas à la fameuse séquence obligatoire de plongée dans un lycée où les gosses sont interrogés sur un bout d'émission. La démagogie du système qui consiste à faire « décrypter » des images à des gamins en leur laissant croire qu'ils sont les consciences de notre pays n'est pas nouvelle. Oui, la vérité sort souvent de la bouche des enfants, mais pas de leur trou-du-cul. Prendre comme paroles d'évangile les banalités affligeantes d'une bande d'écoliers pour que les adultes « orientés » soient mieux confortés encore dans leurs bon droit de détruire l'ennemi qu'ils s'inventent est une vieille technique qui nous ramène au stalinisme le plus classique.

A « Arrêt sur images », on navigue donc mollement entre l'inquisition et les procès de Moscou... Le sinistre règne et plus il se veut ironisant, plus il tombe à plat. L'émission se présente comme celle qui vous aide à « lire » les images des autres, les sales, celles qui « dérapent » sur le service public ou qui sont déjà dans le fossé de TF1. C'est à peu près tout. Sous couvert d'objectivité (cette bonne vieille objectivité derrière laquelle *Le Monde*, *Télérama*, *Les Inrockuptibles* et Cie se cachent pour mieux consolider les pilotis vermoulus de leur dictature centriste), les journalistes cherchent à nous faire la leçon : pour les décodeurs d'« Arrêt sur images », il est possible de regarder une télévision propre, il suffit de leur faire confiance en tant que nettoyeurs. C'est le Harpic du dimanche midi ! La Javel dominicale à domicile ! Et si on les traite d'épurateurs ethniques, ils font la grimace, toujours la même, celle de la donzelle outrée qui trouve que tout ce qui est exagéré ne vaut rien.

Épurer la télé, ça a l'air de nécessiter un gros boulot, mais c'est très facile quand on croit que la télé peut être claire et nette un jour ou l'autre. Il suffit de ne s'intéresser qu'à des épiphénomènes, à des lapsus, à des gestes ratés, à des balivernes montées en épingles : bref à de l'inframince ! Gratter, creuser, forer au fin fond de la saloperie médiatique, ce serait trop salissant pour ces bourgeois droit-de-l'hommistes qui ont un morceau de morale tout gris dans le crâne à la place du cerveau. Seuls les petits poils qui dépassent des symptômes les passionnent et, plus leur intérêt se force, plus ils ont des chances d'impressionner les babas de l'autre côté du miroir déformant. Si on les mettait devant un jeu des 7 erreurs, ils en verraient une huitième, persuadés de dénicher le détail en plus !... Dans un autre contexte, cette sorte de « révisionnisme » pourrait, pour le coup, signifier une drôle de névrose, mais les arrêteurs sont insoupçonnables...

La chirurgie s'opère en une heure, de séquence en séquence : les désimageurs découpent minutieusement au scalpel les chairs de vieux directs, ils entrent dans les peaux des présentateurs soporifiques soudain endormis eux-mêmes par le ralenti, fouillent la viande interne de la rigolade pour voir s'il n'y aurait pas une tumeur fascisante dessous. Ils tranchent les filaments de non-dits et recousent les petites phrases gluantes en faisant bien attention de ne pas crever l'aorte de la liberté d'expression. Seuls les ignares en anatomie peuvent s'extasier devant ce travail de boucher chic. Car, au bout du compte, quand Frère *Le Monde* et Frère *Télérama* ont « démontré » que tel reportage est « tendancieux », que tel autre a censuré un plan, tel autre encore, bourré d'« effets pervers », peut être compris différemment que comme la moyenne des beaufs, on n'est pas plus avancé. Que croient-ils nous apprendre ? Que la télé est un camp de concentration ? On le savait déjà. S'en croient-ils exclus ? Il faut absolument qu'ils sachent qu'ils ne seront jamais crédibles, car le décorticage de propagandes concurrentes est inspiré par une propagande tout aussi précise : celle de la bonne pensée conventionnelle d'aujourd'hui dont ils se font à longueur d'années les chantres dans leurs feuilles de choux fermentées respectives.

Ah, oui ! J'allais oublier. Frère *Le Monde*, qui écoute tout le monde, a bien compris que la faiblesse d'« Arrêt sur images », c'était sa tristesse absolue : c'est vrai que ça pourrait lasser l'audimat, dont il fait semblant de se foutre, de manquer d'humour à ce point-là ! C'est pas Frère *Télérama* avec ses sourires de vieux garçon ranci qui va faire décoller la déconnade, ni Frère *Inrock* qui est déjà un vieillard rabougri et qui a besoin d'avoir un académicien vipérin en face de lui pour se trouver au fond, au creux de lui-même, une petite réplique qui traîne. Non ! Il faut un professionnel du comique, mais feutré toujours, pas grande gueule, qui boucle l'anti-*show* en arrêtant une image de l'émission qu'on vient juste de voir ! Avec cette mise en abîme, Frère *Le Monde* se croit à l'abri de toute objection. Quelle déontologie irréprochable ! Quel sens de l'autocritique post-debordienne ! Alors, se radine en fin d'inquisition, un marrant *soft*, *(made in France Inter)* encore plus mou que les autres, et qui met l'accent sur une des chiures des mouches précédentes. Le rien du rien, et bien étalé sur l'ironie, à plat avec l'air pas dupe. Inutile de signaler que ce n'est pas du tout drôle un quart de seconde. Les autres frères sourient jaune, l'essentiel n'est pas là. L'essentiel est d'avoir l'air de ne pas se prendre au sérieux. C'est gagné. A la semaine prochaine.

« Arrêt sur images », c'est l'antichambre qui se prend pour le salon. Les coulisses jugent la scène. On ne peut plus manger que dans la cuisine. Trouver un sens au néant, quel drôle de boulot ! Frénétiquement s'acharner sur l'analyse de babioles ne prouve que l'épaisseur du vide qui sert d'étoupe interne à ces pantins payés pour cracher dans la soupe. Eux aussi, ils en font de la télé, et pas de la plus propre. Ils sont dégoûtants à force de remanger le vomi des autres émissions. Ça devient morbide de pinailler sur une façon de croiser les doigts dans un débat, de buter complaisamment contre une faute de français, ou de retourner un concept stupide. On a tellement appris à ces disciples du docteur Lacan et du malade Debord que tout a un « sens », qu'ils passent leur temps désormais à accuser les apparences. Rien n'est innocent pour eux, voilà pourquoi ils ne se sentent jamais coupables de culpabiliser les autres. Même leurs invités (ou bien un droitier mesuré plein d'ironie facile ou bien un médiologue « de gauche » vaguement psy qu'on voit déjà partout ailleurs) ont beau leur dire que, dans la vie comme à la télé, certaines choses ne veulent rien dire de particulier, les frères décortiqueurs n'en démordent pas : ils concluent hâtivement sur des bricoles, ils persistent à dépiauter des petits riens.

Les images sont en état d'arrestation ! C'est le KGB des miettes ! Les flics du vide travaillent, ne les dérangez pas ! Ils scannent l'énergie d'autrui pour que leur totale absence de vitalité passe à l'as des véritables critiques. Qui serait assez fou pour critiquer la critique ? Moi, avec plaisir, ça me repose entre deux pages... Django Reinhardt allait pêcher à la ligne pour oublier ses solos, moi aussi je vais pêcher mes poissons : de tout petits journalistes de télé qui frétillent dans des eaux sans risque en envoyant leur minuscules bulles contre les méchants requins imaginaires qu'ils aimeraient bien voir sillonner leur rivière minable. Si j'en chope assez d'ici trois heures, je vous inviterai à venir partager ma petite friture... Promis ! ●

ÉGLISE SAINT-BERNARD : LE PETIT NOIR D'EMMANUELLE BÉART A GRANDI

LES CENDRES DE

PAR MARC-EDOUARD NABE

L'INDE n'intéresse plus le reste du monde. Les Blancs se vengent par l'indifférence d'avoir été très légitimement foutus hors de « leur » ex-pays. C'est pareil pour l'Afrique. Le vieux colon caricatural répressif s'est transformé en jeune *golden boy* « branché » civilisation super libérale, ricanant entre deux taffes de cigare sur l'incompétence flagrante des décolonisés. Si, en plus, le néo-Blancot bouffi peut rajouter une larme d'humanitaire paternaliste sur sa leçon de professionnalisme, c'est encore mieux. L'Algérie a au moins compris que pour faire passer aux colons le goût de rire dans le dos des affranchis, il existait un moyen : le terrorisme.

Je vois mal les Indiens venir à Londres avec leur bonbonne de butagaz cachée dans leur turban safran et faire sauter Westminster ! Chacun sa mentalité, mais l'esprit de frustration enragée est le même. Le tiers et le quart-monde, se sentent baisés en profondeur par l'abandon des grandes puissances qui raisonnent ainsi : « *Ah ! Vous vouliez chanter tout seuls, bandes de cigales grotesques, eh bien dansez maintenant, et sur un pied (l'autre, on vous l'a bouffé) !* » Aucun Africain, aucun Indien, aucun Irakien n'a le coeur de danser. Le Blanc joue toujours sur les mots, il n'a que ça pour faire croire qu'il est plus intelligent que les autres. On ne lui demandait pas de laisser tomber la moitié de la planète après l'avoir bien exploitée, on lui demandait simplement d'arrêter de cogner sur les indigènes qui lui offraient volontiers leurs trésors, pour rien. Le Blanc n'a jamais su partager, c'est là son plus grand défaut. Il n'aime recevoir un cadeau que s'il a l'occasion de foutre son poing dans la gueule de celui qui le lui donne. C'est la forme de sa pudeur : un don ne s'accepte que dans le sang, ou alors il ne vaut rien. Quand on pense que les Indiens d'Amérique se sont avancés vers les Espagnols, les bras chargés de fleurs, c'est à dégouter à jamais des fleurs.

« *Démerdez-vous !* » C'est la devise universelle. Lâcheté et indifférence sont les mamelles de cette fin du siècle. L'Inde, dans son boxon monstrueux de saloperies mijotantes, en fait les frais. On pourrait dire que Gandhi doit se retourner dans sa tombe – mais il n'a pas de tombe. Et si on croit être plus exact en disant qu'il doit se retourner dans son Gange, on déchante vite car on vient d'apprendre que la dernière partie de ses cendres ont été jetées le mois dernier seulement dans le fleuve sacré. Oui ! Les Indiens ont attendu presque cinquante ans avant de vider l'urne ultime du mahatma cramé !

C'est en effet le 30 janvier 1948 que Gandhi, appuyé sur les béquilles souriantes qu'étaient pour lui ses deux nièces, traversa son jardin de Birla House. Un journaliste *(sic !)* hindou (pas *sic !* car Gandhi n'était pas hindou) fit mine de lui embrasser les pieds, sortit vite son browning et tira trois fois dans la poitrine du Bapu. Gandhi tomba en murmurant « *Hey Rama !* », ce qui est une autre façon de dire : « *Tout est consommé...* ». Le corps enrosé fut brûlé aussitôt sur un bûcher de santal et on dispersa les cendres dans les eaux du grand Gange. Mais pas toutes ! Une dernière poignée de poussière non-violente attendait patiemment dans le coffre d'une banque de Cuttak. C'est son arrière-petit-fils, Tuschar Gandhi, graphiste de Bombay, qui, après avoir fait tout un souk juridique, a réussi à sortir l'urne de son pépé de la banque. Une banque est-elle l'endroit idéal pour conserver, entre deux lingots d'or, un peu de corps mort ? Voilà une question qu'Ezra Pound – obsédé par « l'Usure » – aurait posée... La cérémonie a eu lieu le jour anniversaire de l'assassinat de Gandhi, et n'a rassemblé que 2 500 personnes (c'est rien pour l'Inde), alors qu'au même instant, à Allahbad même, 100 000 pèlerins trépidaient dans un « festival religieux ».

Ça n'a l'air de rien, mais cet événement, raillé par les médias occidentaux (*Libé* : « Gandhi a fait un bide »), est tout à fait symptomatique du désespoir dans lequel le pragmatisme omnipotent tient tous ceux pour qui les symboles, les rites, les mythes, les actes métaphoriques et le langage parabolique comptent. À notre époque, il n'est plus possible de soulever l'enthousiasme pour l'essentiel. L'Inde a chopé le cancer du sacré. Sa spiritualité se détériore sous les métastases de l'ingratitude. C'est pourtant le même pays qui doit à Gandhi sa *débritishisation* exemplaire, et qui lançait ses foules de fous d'amour derrière le pas ultra rapide de ce faux fragile de mahatma, sec et insaisissable, avec son bâton plus théologique de n'importe quelle crosse de pape !

Honte à l'Inde ! Elle a fait de son Seigneur un *has been* dont on balance les résidus comme on vide un cendrier... Aujourd'hui Gandhi serait tout seul avec son bâton. Et il ne marcherait plus. Quand je vois comment ici, en France, on fête les anniversaires de naissance ou de mort d'un Mitterrand, comment le peuple entier se réconcilie à genoux devant un Charles de Gaulle, une envie de jeûner pendant 500 ans me prend !

Comme Jésus a chassé les marchands du temple, Gandhi a chassé les divinités de la religiosité indienne. C'est ce que l'Inde ne lui pardonne pas. Il a envoyé foutre toutes ces puériles croyances en ces déesses assoiffées de sang, ces superstitions maniaques, ces vishnouilles à la sauce « zen », ces tantriqueries réincarneuses pour yogagas... Il a coupé les bras de Shiva comme Hercule coupa les têtes de l'Hydre de Lerne. Tout le fatras folklorique typiquement « hindou » n'intéressait pas un esprit herculéen comme celui de Gandhi. Les brahmeurs à clochettes métempsychosés jusqu'au trognon et autres krishnistes mayonnaisant les fariboles, très peu pour lui. Il avait compris que l'exotisme est l'ennemi de la spiritualité. Y a plus que les sectes cynico-débiles, caricaturant toute religiosité en Europe et en Amérique, pour s'intéresser à l'hindouisme ! Gandhi n'était pas un homme à secte, c'était un fils de Dieu. Pour lui, le nirvana, c'est ici et maintenant.

Moi, je prétends que si Gandhi s'est fait assassiner ce n'est pas parce qu'il voulait réconcilier les hindous et les musulmans, c'est parce qu'il y a quelque chose de terriblement subversif à vouloir réconcilier l'hindouisme et l'islam, et ce quelque chose, c'est le catholicisme. Oui : c'est parce que Gandhi était « un chrétien dans l'âme » qu'il a d'abord réussi à sauver son pays et ensuite qu'il a été assassiné. On ne veut pas admettre que Gandhi était le moins hindou des Indiens, que sa force ne lui venait pas de son expérience d'avocat en Angleterre et en Afrique du Sud comme certains néocolons osent le faire croire, mais était inspirée par sa compréhension parfaite de Tolstoï et des évangiles. De toutes façons, c'est chaque fois qu'il y a de l'évangélisme chez un être qu'il est subversif, donc la cible des bien-pensants. Je soutiens que c'est la partie catholique du révérend Martin Luther King qui l'a perdu. C'est le « King » en lui qui l'a fait se faire flinguer, pas le « Luther » !

Le roi Jésus était le maître de Gandhi et toutes ses théories, qui ont eu le courage de passer à l'acte non-violent, viennent directement de l'expérience divine du Christ, ce Gandhi avant la lettre, virtuose de la technique de retournement de culpabilité. Il me faudrait des heures pour vous expliquer en quoi Gandhi, *via* Jésus, est devenu un maître en écrabouillage d'une violence infinie, plus impitoyable que cent mille Attila ! Gandhi c'est Gengis-Khan, Tamerlan et Caligula en un seul homme mais épurés, filtrés par l'alambic de l'intelligence de comportement. Il avait compris qu'on ne peut se défendre qu'en parvenant à faire que l'ennemi s'anéantisse lui-même. Son fameux rouet avec lequel il filait la laine bien « sagement », c'était un instrument de torture plus radical que la roue du Moyen Âge sur laquelle on faisait « tourner » les méchants coupables ou les gentils innocents (et quelquefois les gentils coupables et les méchants innocents...) !

La façon dont Gandhi marche sur certains documents filmés (je les ai tous) aurait dû mettre la puce à la vilaine oreille de ceux qui le prennent pour un vieillard mou évanescent rêvasseur. Ça me rappelle sainte Thérèse de Lisieux que la plupart des ignorants croient cucul la praline et rosée. Ces gens-là étaient des surhommes dotés d'une énergie qu'on ne retrouve que sur le plafond de la chapelle Sixtine... Toute la journée, Gandhi était occupé à renverser le pouvoir, ça se voit dans les déplacements de son corps grêle et noir, stupéfiant d'élégance. Je pense à ces photos qui le montrent en train de dormir sur le transat d'un paquebot : une araignée contorsionniste...

La non-violence, c'est pas de la gnognote ! Quand on n'est pas en taule, on se laisse matraquer durant des heures et quand on a fini de supporter les coups, c'est pour mieux jeûner pendant plusieurs semaines. Il s'agit de faire honte aux salauds. Rien de plus. Gandhi était un maître chanteur qui pratiquait le chantage au suicide. Si on résistait à ses menaces contre lui-même, on se sentait dégueulasse soi-même, et ça, aucun oppresseur, aussi puissant soit-il, ne peut l'admettre. Le maître veut bien que l'esclave le méprise, mais pas qu'il se méprise lui-même de voir que son esclave ne le méprise même pas de se comporter si mal envers lui. La folie de se laisser mourir, Gandhi en a fait sa raison de vivre. Il vivait au bord de la mort, si près que celui qui eût été tenté de le pousser le retenait d'y tomber au contraire. À part les meilleurs stratèges chinois, je ne vois personne qui pouvait rivaliser avec le mahatma. On est loin des petits philosophes occidentaux, planqués derrière leurs piles de livres, ou des psys ridics qui se baladent dans les cocktails

GANDHI

avec leurs épouses névrosées. Gandhi aussi sortait accompagné, mais par une chèvre qui lui donnait son bol de lait quotidien ! Vous aurez beau traire une femme de psychanalyse pendant des heures, il n'en sortira pas une goutte...

Seuls les post-soixante-huitards boudhisants osent encore affirmer que Gandhi était un exemple de « démocratie ». C'est s'aveugler sur l'antimachiavélisme pervers d'un tel destructeur de pouvoir ! Gandhi l'a dit lui-même : sa religion c'était l'insurrection, et dans bien des cas, il a fait preuve d'une non-violence totalement guerrière contre les dérisoires « droits de l'homme ». Sa vision « utopique » des relations humaines et son sens tétanisant du rapport de forces a, sans passer par Freud, ouvert des voies, encore aujourd'hui inexplorées, dans le domaine de l'action directe. Il n'était pas anarchiste car « *l'anarchie ne sert à rien* ». Son « respect humain » n'a de sens que mis en perspective de son gâchis de l'être. La discipline gandhienne est si dure et si sévère qu'elle ôte un des plaisirs fondamentaux à l'individu : celui de répondre aux coups par les coups. L'abstinence de violence explicite est un des sacrifices que ce zélé, surpassant les plus grands saints de la chrétienté, exige de la part de ce ver de terre qui se croit divin : l'homme. À tous ceux qui imaginent un Gandhi « humaniste » et « révolté », il faut rappeler que cette Grande Âme n'était pas un donneur de leçons, mais un donneur de mauvaise conscience. Ennemi mortel de tous les puritanismes, il riait des bons tours qu'il jouait aux violents décontenancés. Ah ! le rire de Gandhi : sa bouche sans dents s'ouvrait comme le vagin de la vérité !

Même dans le nuage gris qui s'est échappé, on pouvait sentir la puissance du mahatma génial. Il en restait vachement au fond ! L'arrière-petit-fils a dû bien secouer la vasque pour tout foutre à l'eau. On aura vu ça, à Allahbad, en 1997 : les cendres de Gandhi sortir de leur dernière urne, comme le génie aux mille et une ruses sort de la lampe d'Aladdin. •

L'ENFER DU NINTENDO

PAR MARC-EDOUARD NABE

Un écrivain (catholique qui plus est) n'a rien à craindre des nouvelles technologies. Ceux qu'on croit les plus réactionnaires ont été les premiers à décrypter les intersignes de la mécanisation à outrance de leur temps. Villiers de l'Isle-Adam et l'électricité, Ernest Hello et la photographie, sans parler de Claudel et l'avion ou la voiture. Aujourd'hui, seuls les esprits faibles tremblent devant les jeux vidéo pour enfants qui sont bien plus amusants que les histoires de Oui-Oui qui encombraient ma jeunesse. Qui nierait la poésie tout à fait étrange qui nimbe désormais les conversations entre un petit garçon de six ans maniant son jeu de Supernintendo et son pauvre père le nez trop souvent plongé dans Dante ?

– Papa, tu connais l'enfer ?

– Un peu...

– C'est le Nintendo qui a inventé ça ! Regarde-moi jouer. C'est super !

– Qu'est-ce que tu dois faire ?

– Passer des mondes. Voilà, j'entre en enfer. Y a un serpent dans la première grotte. Il faut que je le tue parce qu'il crache des œufs pleins de feu. C'est très difficile. Surtout que j'ai que trois cœurs.

– Ça te suffit pas ?

– Non, à chaque faute, j'en perds un. C'est pas avec un seul cœur que tu peux sortir de l'enfer, papa.

– T'as bien raison ! Comment tu fais avec la manette ?

– Le bouton jaune, c'est pour sauter. Les chauve-souris, on n'a pas besoin de les tuer. Je me sers de mon parachute pour passer au-dessus des gouffres.

– Attention au scorpion, mon chéri !

– J'ai vu ! On va aller très vite. Ça devient tout rouge. C'est parce qu'on est loin. Regarde, j'ai trouvé le bon passage. J'arrive dans les grottes secrètes.

– C'est quoi ce bruit ?

– C'est le diable qui mange des rochers. Tu vois les flammes ? Zut !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai perdu une vie. C'est pas grave. J'en ai assez des vies.

– On est mort quand on a perdu combien de vies ?

– Cinq ou six. Mais le pire c'est pas d'être mort, c'est d'être *game over*.

– Ça t'est déjà arrivé ?

– Plein de fois. Ça y est ! Tout le feu sort par là. T'entends la musique ? J'ai gagné ! J'ai gagné l'enfer, papa ! Super ! Je suis arrivé à la fin du monde. C'est bien, hein ?

– C'est superbien.

Oui à la non-violence !

PAR MOHANDAS KARAMCHAND GANDHI

Ce n'est pas être non-violent que se contenter d'aimer ceux qui nous aiment. La non-violence commence à partir de l'instant où l'on aime ceux qui nous haïssent. Je n'ignore rien des difficultés de ce grand commandement d'amour. Mais n'en est-il pas ainsi de toutes les choses grandes et bonnes ? La plus difficile de toutes est d'aimer ses ennemis. Mais, si nous voulons vraiment y arriver, la grâce de Dieu viendra nous aider à surmonter les obstacles les plus redoutables.

La non-violence ne consiste pas « *à s'abstenir de tout combat réel, face à la méchanceté* ». Au contraire, je vois dans la non-violence une forme de lutte plus énergique et plus authentique que la simple loi du talion qui aboutit à multiplier par deux la méchanceté. Contre tout ce qui est immoral, j'envisage de recourir à des armes morales et spirituelles. Je ne cherche pas à émousser le tranchant de l'arme que m'oppose le tyran en employant une lame encore plus aiguisée que la sienne. Je m'emploie à désamorcer le ressort du conflit en n'offrant aucune résistance d'ordre physique. Mon adversaire doit être tenu en respect par la force de l'âme. Tout d'abord, il sera décontenancé, puis il lui faudra bien admettre que cette résistance spirituelle est invincible. S'il en convient, loin d'être humilié, il ressort de ce combat plus noble qu'avant. On peut objecter que c'est là une solution idéale. C'est tout à fait exact.

La non-violence suppose avant tout qu'on est capable de se battre. Mais en même temps, il faut consciemment et délibérément réprimer tout désir de vengeance. Il n'en demeure pas mois qu'en tout état de cause la vengeance a plus de valeur qu'une soumission purement passive, parfaitement inutile et tout à fait efféminée. Mais c'est le pardon qui est supérieur à tout. La vengeance n'est que faiblesse, née de la peur réelle ou imaginaire de subir un tort. L'homme qui ne craint personne sur terre trouverait même vain de vouloir faire tomber la colère de celui qui à l'intention de le blesser.

La non-violence et la lâcheté s'excluent. J'imagine facilement un homme armé jusqu'aux dents mais sans le moindre courage. Le fait de posséder une arme implique une certaine peur, pour ne pas dire de la lâcheté. En l'absence d'une authentique intrépidité, il n'est pas de véritable non-violence.

Ma croyance en la non-violence me donne beaucoup de force pour agir. Toute lâcheté et même la moindre faiblesse doivent absolument être rejetées. Tandis qu'il n'y a aucun espoir de voir un lâche devenir non-violent, cet espoir n'est pas interdit à un homme violent. C'est pourquoi, je ne le dirai jamais assez, si nous ne savons pas défendre nous-mêmes nos épouses et nos temples en faisant appel à la force qui vient du renoncement, autrement dit si nous sommes incapables de non-violence, nous devons au moins, si nous sommes des hommes, être à même de nous défendre en combattant. •

Propos recueillis par Nirmal Kumar Bose (1948, extraits)

REVAGINISONS L'ATMOSPHÈRE

100 DESSINS POLITIQUES

Du Mur de Berlin aux élections de Vitrolles, par Pajak

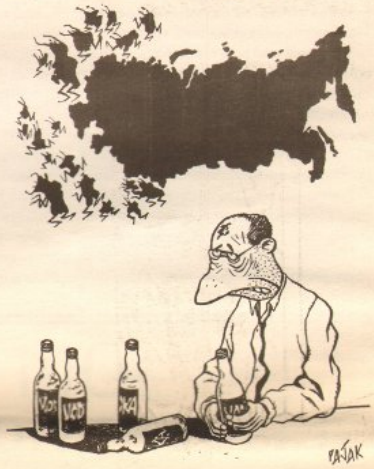
1989 : CHUTE DU MUR DE BERLIN

LE MUR DES LAMENTATIONS

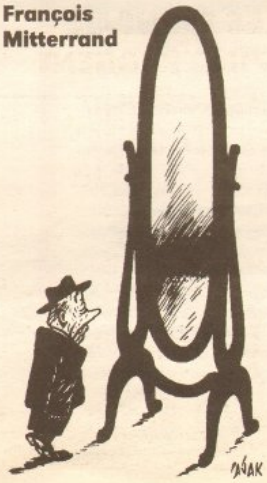
1990 : RÉUNIFICATION DE L'ALLEMAGNE

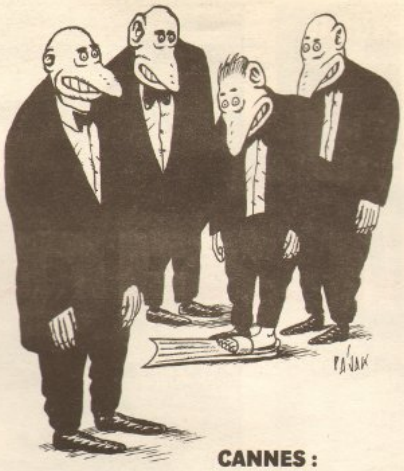
1990 : TIMISOARA

L'EMPIRE DISLOQUÉ DE MIKHAIL GORBATCHEV



François Mitterrand





CANNES : LA PALME D'OR

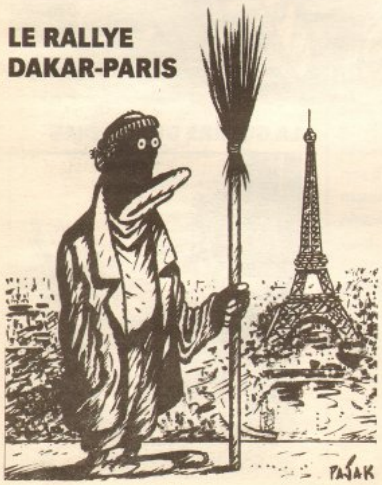
LE TÉLÉTHON

FIN DE LA «TRANSPARENCE»

1 POLONAIS SUR 3 EST ANTISÉMITE

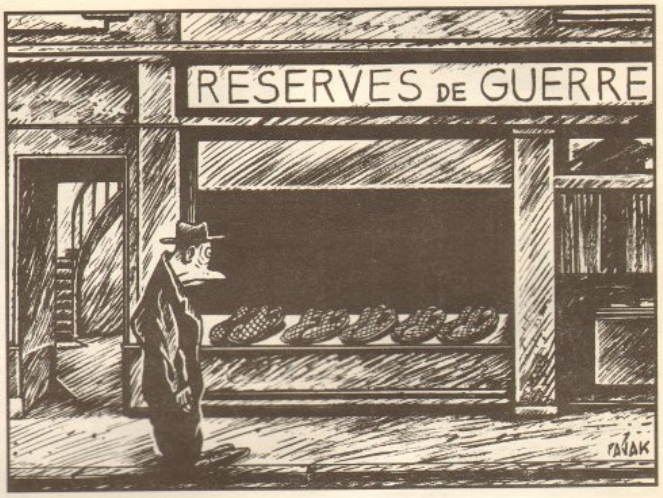
SUISSE : UNE FEMME ENTRE AU GOUVERNEMENT

LE RALLYE DAKAR-PARIS



LES FRANÇAIS S'INTERROGENT

1991 : LA GUERRE DU GOLFE APPROCHE



LA GUERRE DES NERFS

QUESTION À LA FRANÇAISE

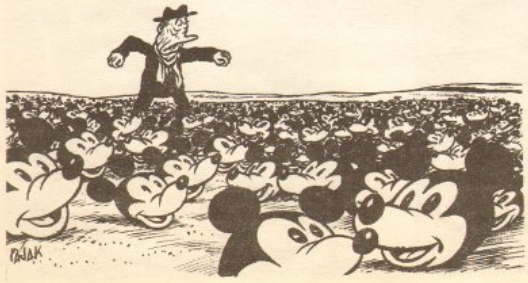
DERNIER ULTIMATUM

LES REPORTERS DU MONDE LIBRE EN DIRECT DU GOLFE

L'OCCIDENT SE PRÉPARE

LA GUERRE DES MÉDIAS

LE NOUVEL ORDRE MONDIAL



LA «GUERRE CHIRURGICALE» N'EST PAS SI PROPRE

LA FRANCE DES DROITS DE L'HOMME

LES FEMMES ONT PEUR

LES CHARS RUSSES ENTRENT DANS VILNIUS

BERNARD-HENRI LEVY S'ENGAGE PLUS QUE JAMAIS !

GEORGES BUSH EST EN PLEIN STADE ANAL

GRÂCE AUX DROITS DE L'HOMME, ON VA POUVOIR REPRENDRE NOS VILLAS ET NOS CADILLACS !

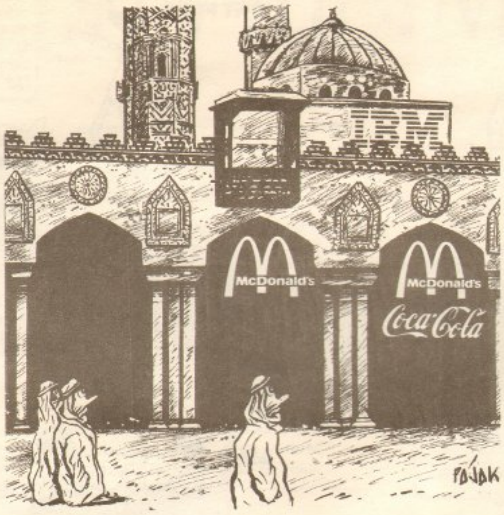
LA GUERRE DES LEURRES

JEAN-MARIE LE PEN ET GEORGES MARCHAIS SONT ENFIN D'ACCORD

LA FRANCE DE MITTERRAND TIENT SON RANG

CHEZ LES MITTERRAND

LES NOUVELLES MOSQUÉES



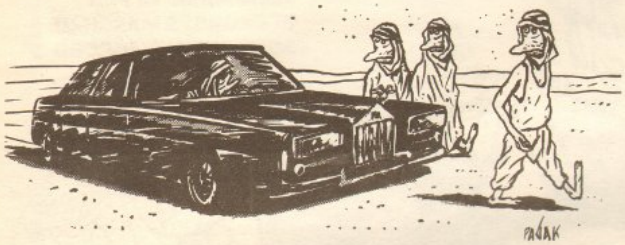
DISNEY WORLD

PROJET DE MONUMENT

PREMIER SALON DU PRET-À-DÉPORTER À KOWEIT CITY

UN NOUVEAU FOULARD POUR LES PALESTINIENS

LES KOWEITIENS RENTRENT AU PAYS



LA GUERRE EST FINIE

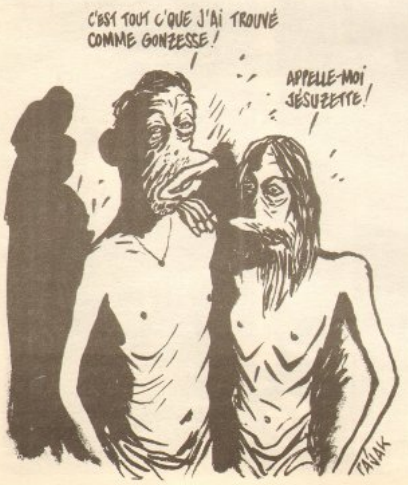
EMBOUTEILLAGES SUR LES ROUTES IRAKIENNES

APRÈS LA VICTOIRE ALLIÉE

C'EST LA CRISE

PIERRE MAUROY ET BERNARD TAPIE SONT COMME CUL ET CHEMISE

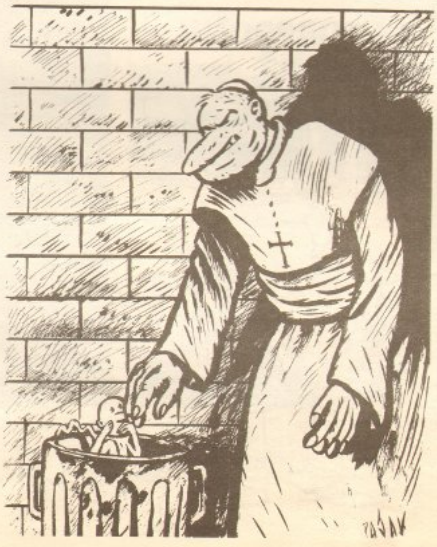
SERGE GAINSBOURG EST MORT



MAIS D'OÙ SORT LE FRONT NATIONAL ?

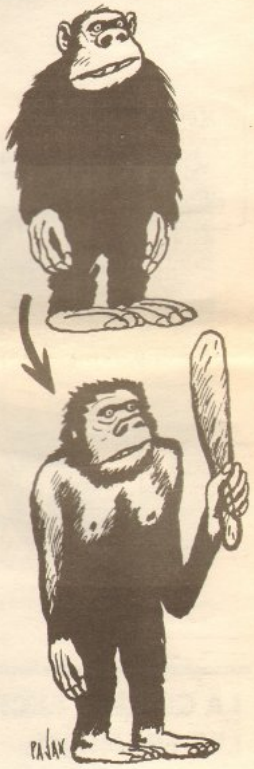
LE PROBLÈME CORSE

LES AVORTONS DISENT MERCI AU PAPE



L'INVENTEUR DU KETCHUP EST MORT

ROBERT HUE SUCCÈDE À GEORGES MARCHAIS



FIN DE LA CHAÎNE CINQ

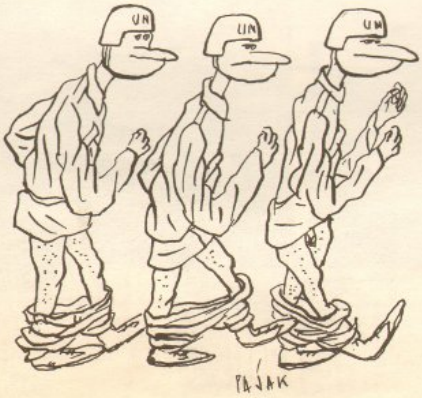
HUMOUR SERBE

LES CASQUES BLEUS RECRUTENT

BERNARD KOUCHNER POUSSE UN NOUVEAU CRI D'ALARME

LA GUERRE EXCITE LES FRANÇAIS

LA FORPRONU AVANCE PÉNIBLEMENT



RWANDA : APRÈS LA GUERRE, LA FAMINE

JEAN CARMET EST MORT

FRANÇOIS MITTERRAND EST MORT

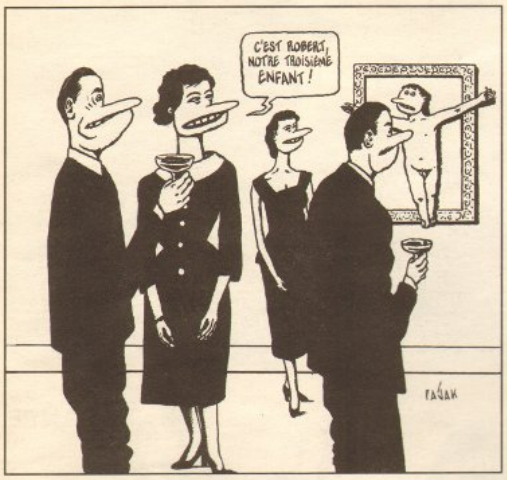
LES ACCORDS DE PAIX ENTRE ISRAËLIENS ET PALESTINIENS

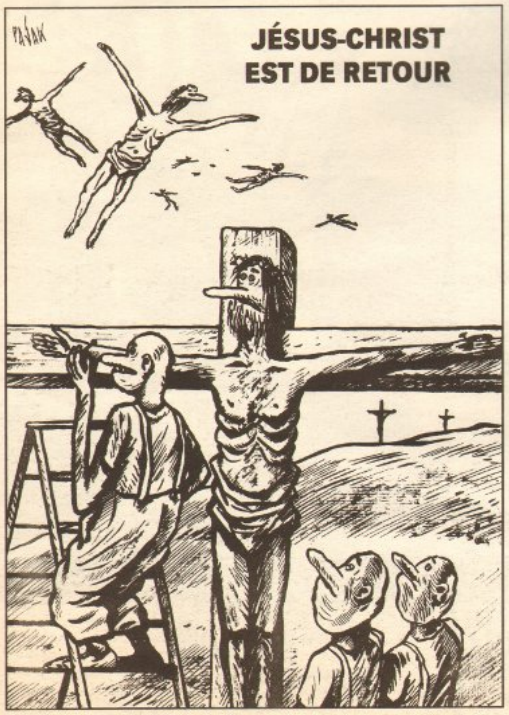
LE PROBLÈME PALESTINIEN

POIGNÉE DE MAIN HISTORIQUE ENTRE ITZHAK RABIN ET YASSER ARAFAT, CHEZ BILL CLINTON

BAROUCH GOLDSTEIN, LE TUEUR D'HÉBRON

L'ANNÉE DE LA FAMILLE





– Je vous jure que celui-là il va pas s'envoler!

LE DALAÏ-LAMA DÉVOILE SA PHILOSOPHIE

LE PAPE CONDAMNE LES HOMOSEXUELS

LES NOUVEAUX VOYOUS

LES PATRONS PARLENT AUX JEUNES

1994 : L'ÉCONOMIE REPART

ALGÉRIE

LA CROISSANCE AUGMENTE

MÉDECIN ACCUSÉ DE PRODIGUER DES MASSAGES À CONNOTATION SEXUELLE

LA GAUCHE RELÈVE LA TÊTE

OUVERTURE DU TUNNEL DE LA MANCHE

6 JUIN 1994 : LES FRANÇAIS FÊTENT LE DÉBARQUEMENT

SILVIO BERLUSCONI APPREND À GOUVERNER

LA RUSSIE ÉTERNELLE

GRAVES INONDATIONS EN FRANCE

ÉLECTIONS À VITROLLES

LA SOCIÉTÉ DES SUICIDÉS

Le suicide n'est pas sérieux
Qu'on vienne à bout d'abord de quelque tuile !
EZRA POUND, *Cantos 93*

LE SUICIDE est menacé. Même lui n'échappe pas à l'assistanat, ce cancer qui ronge notre civilisation en cours d'agonie. Les hommes ont tellement pris l'habitude de se présenter aux autres en victimes sociales qu'ils offrent tout (même leur mal-être) en sacrifice à l'usine à larmes. Les restaus du cœur, la lutte contre le chômage, le suivi psychologique en cas d'attentat et tout le reste ne suffisait pas à la cocoonisation généralisée. Jamais assez protégé, l'ex-être humain veut toujours plus d'armures.

Une journée de prévention contre le suicide remplit les caisses des médias, une fois de plus. Comme si le suicide était une maladie ! Depuis la propagande pour le préservatif, le mot « prévention » est à la mode. Je trouve parfaitement clair dans la ligne de la société de faire semblant – car il s'agit toujours pour elle de faire semblant de tout – de lutter contre le suicide, manière supplémentaire d'intervenir dans l'intimité de l'individu, dans son fantasme le plus cruel, pour mieux le surveiller.

Du temps d'Antonin Artaud, il y avait des suicidés de la société, aujourd'hui, c'est la société des suicidés. L'antiphrase est reine de la dénégation « *Ne vous suicidez pas* » pleurniche l'opinion gnangnan. Ce qui veut dire : « *Suicidez-vous et vite !* » Ça créera des emplois ! Remarquez que la seule cause de suicide invoquée par l'appareil médiatico-politique est le chômage. Adieu chagrin d'amour,

soucis existentiels, contresens de l'honneur, dégoût de tout ! Ne vous leurrez pas : la campagne antisuicide est organisée uniquement par le Pouvoir pour se déculpabiliser de pousser les gens au suicide par la pub monstre pour le « travail » que le néolibéralisme à la sauce humanitaire déploie depuis quinze ans. C'est trop facile ensuite de simuler l'émotion en faisant un geste (c'est le geste qui compte) pour sauver les malheureux ! C'est exactement comme un type qui verrait un autre se noyer au milieu de la Seine et qui, du pont, lui tendrait la main sans plonger. La conscience blanchie, la France peut passer alors à une autre « journée » : celle de la prévention contre le sida, contre l'extrême droite, contre la drogue, contre la vieillesse ou contre le Coca-Cola...

Les arts pullulent de suicides, tous pour des raisons plus ou moins hautes, mais toujours spirituelles. Ça n'arrange pas les psys « pros » de la chaleur humaine, de rappeler que Gérard de Nerval, Jacques Rigaut, Otto Weininger, Nicolas de Staël, Bosc ou Chaval ne sont pas morts parce qu'ils avaient peur de ne pas trouver leur place dans la société capitaliste de leur époque. Seul le social compte aujourd'hui, pour tout, même pour la mort volontaire. Toute tempe doit être politique, sinon aucun révolver ne s'en approche. On est tombé, en gros, de Vincent Van Gogh à Pierre Bérégovoy !

Pour les « intellos », il n'y a qu'un suicide, c'est le suicide idéologique. Ils sont même arrivés à idéologiser ceux de Debord ou de Deleuze... À les croire, il n'y a que Primo Levi qui se soit suicidé noblement, qui ait mérité de ne plus avoir envie de vivre ! L'intelligentsia boycotte les suicidés « trop vivants » ! Stefan Zweig, ils adorent, mais S.I. Witkiewicz, ça leur dit rien : pourtant, ces deux-là se sont balancés à peu près pour les mêmes raisons.

Les « sondeurs » suicidicides veulent bien aller jusqu'à la psychologie, mais jamais atteindre la métaphysique qui explique toujours, quels que soient ses traes sociaux, que le déprimé passe à l'acte. Si on ne leur répétait pas toute la journée qu'ils auront du mal à devenir de bons salauds friqués, peut-être les jeunes ne transformeraient-ils pas leur *spleen* ontologique en connerie fatale. Les « pouvoirs publics » exploitent cet âge noir qu'est l'adolescence par tous les moyens. De « sortez couverts » à « le suicide, jamais de la vie », les slogans sont calculés pour désespérer les esprits fragiles. La société s'en fout qu'il y ait 12 000 flingués par an, ça déblaie le terrain. Ils sont morts à cause du chômage, et leur vide va faire de la place pour de futurs travailleurs. Les mairies devraient pousser plus loin le cynisme et ériger dans tous les villages des monuments aux suicidés : « La Retraite reconnaissante » !

Tout le monde sait que les jeunes ne se tuent pas pour mourir mais pour exister. La désinformation métaphysique est telle qu'on leur fait croire qu'exister c'est bosser comme des fous pour faire tourner la boutique sociale, alors que si on leur expliquait que le plus important dans la vie c'est d'être conscient qu'ils vont mourir, ils n'auraient plus du tout envie de se supprimer. À l'époque du krach de 29, à New-York, les richards se jetaient par la fenêtre parce qu'ils n'avaient plus de fric, maintenant ne se défenestrent que ceux qui ont peur de ne pas gagner assez de fric plus tard. Cette anticipation est à l'image du détraquement temporel qui fout en l'air les âmes.

MARC-ÉDOUARD NABE

LES SALAUDS DU LIVRE

TRAGÉDIE EN UN ACTE, *PAR MARC-ÉDOUARD NABE*

PERSONNAGES :

L'ÉDITEUR, ancien représentant, paternaliste, gros et avare, aimable et superficiel. Se fait une certaine idée de la littérature. Méprise l'arrivisme de l'Auteur.

SA SECRÉTAIRE, la quarantaine, incorruptible, digne et un peu malade du foie. Lit *Télérama* avant tout le monde.

LE DIRECTEUR COMMERCIAL, jeune vieux-beau, petite moustache, regard à double détente (fantaisie/business). Ne veut rien savoir.

L'ATTACHÉE DE PRESSE, préménauposée hystérique, hypocrite, pleine d'énergie. Cherche encore sa coiffure. Folle du frère de l'Auteur.

LE CHEF DE FABRICATION, hirsute et gris. Sort du 19e (siècle et arrondissement). Râleur, ex-communiste. Mange un yaourt en cachette vers seize heures.

LA CORRECTRICE, vieille lesbienne sans tact, petites lunettes. Fume beaucoup. Croit connaître la valeur des mots. En préretraite.

LA STANDARDISTE, épaisse blonde grisonnante, l'oreille déformée par le combiné, sait juger un coursier en un clin d'œil. Confond toujours Arthur Rimbaud et Paul Verlaine. Au mieux avec le Chef de fabrication.

L'IMPRIMEUR, cinquante-cinq ans, ne croit plus qu'en son whisky. A remarqué qu'à chaque crise d'hémorroïdes, le livre qu'il imprime a du succès. Méprise l'Éditeur mais l'estime.

LE PROTE, ancien amant de la correctrice devenu homosexuel avec l'âge. A enlevé toutes ses bagues. Fou de Cioran. Déteste les autres homos de la maison.

LE PAPETIER, vieux vicieux acariâtre. Vient de perdre son fils dans un accident de planche à voile. Très tendre avec ses ouvriers.

LE BROCHEUR, costume trois pièces d'ancien soixante-huitard. Son père déjà était libraire. Ne lit pas les livres mais les connaît mieux que personne.

LE DIFFUSEUR, presque un nain. N'a pas le moral en ce moment.

LE DISTRIBUTEUR, visage un peu rouge. A des problèmes avec sa maîtresse mais tout va bien. N'aime pas les quatrièmes de couverture et le dit.

LES REPRÉSENTANTS, douze apôtres en colère, donnent leur verdict en fumant la pipe. Tous barbus bien sûr. Commencent à moins aimer le *Nouvel Obs*. Ravis de ne jamais trouver l'équilibre entre « le commercial » et « le littéraire ». Un peu distraits en fin d'après-midi.

LE LIBRAIRE, grognard désabusé. N'aime pas les femmes. Préfère les droits de l'homme. A une certaine éthique. Nostalgique. Estime avoir le droit de ne pas vendre un livre si on lui dit qu'il n'est pas de son goût. Barbichette et dos voûté.

LE CRITIQUE, très gros problèmes sexuels. Aime la chasse et les paradoxes. Beaucoup trop de cholestérol. Se refuse à lire en diagonale les bons livres et à descendre systématiquement les mauvais. Repère un artiste à cent mètres.

LE BIBLIOPHILE, névrosé nécrophile. Pas de moustache, mais le coeur y est. Haleine atroce. Ses sphincters se relâchent légèrement quand il touche un grand-papier.

LE LECTEUR, trente-huit ans. Chauve. Aimerait écrire de temps en temps. Bâille beaucoup.

LE NÈGRE, jovial. Est persuadé que c'est provisoire. Essaie de mettre dans l'auteur le meilleur de lui-même.

L'AUTEUR, paranoïaque profond. Triste et jaloux. Refuse les compromissions. Songe à quitter l'enseignement. N'a pas aimé quand son éditeur lui a dit : « *Courage !* »

ACTE I

La scène se passe dans un salon, autour d'un livre.

TOUS, *désignant le livre*

Tuons-le !

RIDEAU